

## Chapitre 1 - Livre noir de l'éducation des Jeunes Sourds

Le premier chapitre s'ouvre sur une gifle symbolique. Une citation percutante met en parallèle les technologies qui prétendent « faire entendre » les enfants Sourds avec une teinture imaginaire qui blanchirait les enfants Noirs — une comparaison brutale, mais lucide. Elle expose d'emblée le cœur du problème : derrière les discours humanistes et les innovations médicales, se cache une idéologie de normalisation, où l'on exige des enfants Sourds qu'ils s'effacent, qu'ils imitent les entendants pour être jugés « éducatibles ».

Sous couvert de progrès, l'éducation des enfants Sourds demeure traversée par des violences systémiques et des discriminations banalisées. Ce chapitre dénonce la persistance d'une **Violence Éducative Ordinaire (VEO)** — ces gestes, paroles et méthodes punitives qui humilient et écrasent au lieu d'éduquer. Les enfants Sourds, souvent isolés linguistiquement et privés d'un accès complet à la communication, sont les cibles parfaites : ils ne peuvent pas toujours raconter ce qu'ils subissent, et leurs cris sont souvent tus, faute d'interprètes ou d'écoute.

Les témoignages rassemblés sont bouleversants. Enfants frappés pour n'avoir pas « parlé » correctement, humiliés publiquement, exclus d'activités, ou punis pour avoir signé entre eux. Certains relatent des scènes d'une cruauté ordinaire : un enseignant qui jette des bonbons « comme à des animaux », une orthophoniste qui tire les cheveux d'une élève en désaccord avec sa méthode oraliste, un directeur qui ridiculise un enfant pour sa « mauvaise diction ».

Ce ne sont pas des cas isolés : ce sont les symptômes d'un **système éducatif ancré dans l'audisme**, cette idéologie selon laquelle entendre vaut mieux qu'être Sourd. Les enfants Sourds, privés d'accès à la langue des signes, se retrouvent enfermés dans un univers où leur différence est perçue comme un déficit à corriger. Le chapitre met en lumière la manière dont ce système perpétue la maltraitance sous des formes multiples : violences physiques, humiliations psychologiques, micro-agressions quotidiennes, négligences institutionnelles, et abus de pouvoir.

Mais la violence ne s'arrête pas aux enfants. Elle touche également les **professionnels Sourds**, ces enseignants et éducateurs qui osent dénoncer les injustices. Marginalisés, ridiculisés, voire sanctionnés, ils subissent à leur tour l'omerta des institutions. Le chapitre souligne combien cette double violence — envers les enfants et envers les professionnels — empêche toute transformation profonde du système.

Sous le vernis de l'intégration, une question lancinante s'impose : **ces enfants Sourds sont-ils vraiment des enfants de la République ?** Car si la République promet l'égalité et la dignité, elle reste sourde — au sens propre comme au figuré — aux cris de ces enfants.

Le texte prend ensuite une tournure d'enquête militante. La **Fédération Nationale des Sourds de France (FNSF)**, via le mouvement **#MeTooSourds**, a ouvert la voie à une libération de la parole longtemps étouffée. Mais les institutions — Défenseur des droits, ARS, ministères — restent étrangement silencieuses. Les plaintes s'égarer, les courriers se « perdent », les enquêtes s'enlisent. Le silence administratif devient une complicité morale.

Ce que le chapitre révèle, c'est une **omerta institutionnelle** : les violences éducatives, quand elles sont dénoncées, sont minimisées, rationalisées ou simplement ignorées. Le Défenseur des droits admet recevoir peu de plaintes ; non parce que la violence n'existe pas, mais parce qu'elle est tue. Les enfants, souvent non-verbaux, ne peuvent pas témoigner. Les parents entendants, mal informés, ne comprennent pas toujours les signaux d'alerte. Les professionnels craignent les représailles. Et les autorités se renvoient la responsabilité.

Dans ce silence imposé, le chapitre s'attache à **redonner une voix aux survivants**. Le mot est choisi : il ne s'agit pas de « victimes », mais de personnes qui ont résisté, grandi, et refusé de se réduire à leur douleur. Le choix lexical n'est pas anodin : il transforme le récit de la souffrance en acte politique. Ces survivants témoignent, non pour se plaindre, mais pour réclamer justice et dignité.

Les récits se succèdent comme des éclats de vérité brute : la fillette giflée parce qu'elle ne peut pas prononcer un mot ; le garçon humilié en public pour avoir signé ; la jeune élève insultée par sa professeure d'anglais : « Tu ne parleras jamais, tu ne vauds rien ». Ces histoires révèlent une violence diffuse, institutionnalisée, presque invisible : **la violence linguistique**, celle qui nie la langue des signes et, par là même, l'identité de l'enfant.

Le texte montre aussi comment cette violence se reproduit : à travers les politiques d'intégration mal conçues, les pédagogies non adaptées, les attentes irréalistes imposées aux enfants implantés, ou encore la surprotection excessive qui les prive d'autonomie. La maltraitance prend parfois le visage de la bonne intention.

Ce chapitre se lit comme un manifeste. Il ne se contente pas de dénoncer : il **accuse**. Il accuse l'État de ne pas avoir su protéger ses enfants. Il accuse les institutions de préférer la réputation à la vérité. Il accuse une société tout entière de considérer la surdité comme une anomalie à réparer plutôt qu'une identité à reconnaître.

Mais derrière la colère, perce un espoir. Le texte appelle à **une révolution de la pensée éducative** : cesser d'adapter les enfants Sourds à un modèle entendant, et adapter le système à leur réalité. Former des enseignants à la langue des signes, recruter des professionnels Sourds, reconnaître la VEO comme une maltraitance, repenser la place des implants dans le parcours éducatif, garantir des espaces bilingues et inclusifs... autant de pistes esquissées pour redonner à ces enfants ce que la République leur doit : la dignité, la sécurité et la parole.

Le *Livre noir* n'est pas un recueil de plaintes ; c'est un acte d'accusation et de résistance. En rendant visible l'invisible, il fait vaciller un système qui se croyait juste. Et il rappelle, avec une force implacable, que **l'éducation n'a de sens que si elle élève — jamais si elle écrase**.